

ironise en suggérant qu'elle aurait pu être écrite un siècle après. On peut certes comprendre un rejet de l'Occident, mais l'acceptation d'une hybridation des cultures africaines et occidentales, et l'intégration des conséquences de l'Histoire coloniale seraient à l'ordre du jour aujourd'hui.

Parmi les autres contributions, Eustace Palmer analyse cinq pièces de théâtre de la Sierra Leone, restées inédites jusqu'en 2008. Par ailleurs Gareth Griffiths s'intéresse à l'autobiographie d'un missionnaire, Joseph Jackson Fuller, un Jamaïcain qui fut le témoin du passage historique du territoire camerounais, de l'autorité des Anglais à celle des Allemands, en s'attachant aux difficultés rencontrées par le religieux durant cette période de transition. Geoffrey Davis relate son expérience au Zimbabwe, en 2012, pour signaler les grands besoins d'activités culturelles dans ce pays. Raoul Grankvist étudie les observations du chercheur Suédois Anferris Sparman qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, a collecté des informations sur la vie des Hottentots. Quant à l'article passionnant de Bernth Linfors, il s'intéresse à une représentation de l'*Othello* de Shakespeare, en 1857.

Les journaux *African Literature Today* et *African Theatre* sont évoqués à divers endroits, dans la mesure où James Gibbs y a beaucoup publié. Les sujets abordés dans cet ouvrage sont donc nombreux et variés, ce qui fait de cet hommage à J. Gibbs une belle réussite éditoriale.

■ Benaouda LEBDAI

MBODJ-POUYE (AÏSSATOU), *LE FIL DE L'ÉCRIT. UNE ANTHROPOLOGIE DE L'ALPHABÉTISATION AU MALI*. LYON : ENS ÉDITIONS, COLL. SOCIÉTÉS, ESPACES, TEMPS, 2013, 310/316 P. – ISBN 978-2-84788-375-6

À la suite d'ethnologues et de sociologues français comme Daniel Fabre et Bernard Lahire, mais aussi d'historiens comme Roger Chartier, Aïssatou Mbodj-Pouye s'intéresse aux « écritures ordinaires ». Son ouvrage s'appuie sur un travail de doctorat soutenu en 2007, consacré à ce qu'elle appelle « socialisations à l'écrit » et aux pratiques d'écriture dans la région cotonnière du Mali. L'écrit est ainsi étudié sous un angle relativement délaissé par la recherche qui a souvent préféré les productions de lettrés, plus prestigieuses et ce, en Occident comme sur le continent africain. L'intérêt porté à la « *literacy* » est donc à comprendre dans le sens que les Anglo-Saxons donnent à ce terme et qui, comme le rappelle l'auteur p. 17,

« englobe les processus d'apprentissage comme les usages de l'écrit ».

L'étude, développée de manière très claire et méthodique, s'articule autour de trois parties. La première étudie différents parcours de lettrés ; la seconde s'intéresse aux circulations de l'écrit entre sphères publique et privée ; enfin, la dernière analyse de manière fine un corpus de cahiers, constitué lors des enquêtes de terrain qui ont été menées dans un village qui figure ici sous le pseudonyme de Kina. Le contexte apparaît en effet très important. Une présentation précise de la région et du village étudiés, où l'alphabétisation en *bambara* a été particulièrement développée, précède les portraits d'hommes et de femmes – bien que ce profil soit plus rare – ayant recours à l'écrit. Ces personnes vivent dans une zone de production cotonnière dont la gestion implique des échanges graphiques. Quelles sont les langues utilisées ? Comment se fait l'alphabétisation ? Auprès de quel(s) public(s) ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles répond le texte avant de s'intéresser à l'étude de profils particuliers.

Mais l'ouvrage s'attache surtout à observer comment les pratiques d'écriture acquises au long de l'existence sont réinvesties et circulent entre les sphères publique et privée. Ainsi, la seconde partie de l'ouvrage, qui s'ouvre sur la description d'un « *literacy event* » – à savoir la pesée du coton qui apparaît comme une activité collective d'écriture –, se consacre progressivement à la manière dont les écrits circulent entre différents acteurs et différentes sphères, assouplissant les lignes de partage entre oralité et écriture, écrits publics et écrits privés, lignes de partage parfois fixées de manière un peu trop rigide (notamment par Jack Goody). Comme l'écrit l'auteur, une scène comme celle de la pesée du coton « témoigne surtout de la capillarité de l'écrit, qui n'est pas réservé aux lettrés, ni même aux chefs de famille, et suggère que les écrits privés sont articulés aux écrits publics selon deux logiques distinctes : une dimension défensive de l'écrit privé qui redouble l'écrit collectif, mais que l'on garde pour soi ; une logique d'appropriation proprement dite, où les formes de l'écrit collectif sont prolongées en mode de gestion domestique, sans répondre à une injonction directe ».

Se met alors en place une étude des pratiques de l'écrit par l'individu, qui vont de la réutilisation de modèles d'écriture tels que la liste en contextes particuliers (tenue de comptes d'un commerce privé, trace des dons reçus lors d'une cérémonie...) à la délégation d'écriture (faire écrire une lettre par un tiers). L'analyse met

progressivement en valeur le registre de « l'écrit pour soi » qui, selon l'une des définitions les plus courantes dans la bouche des enquêtés, permet de « régler soi-même ses affaires ». Cette étude permet le développement de réflexions passionnantes sur la manière dont se construisent les catégories de ce qui se dit / ce qui ne se dit pas ; ce qui s'écrit / ce qui ne s'écrit pas (l'examen de l'épineuse notion de *gundo* – « secret » en français, bien que la traduction n'ait rien d'aisé – est particulièrement pertinent), mais aussi la distinction entre individuel, privé et personnel. La question de savoir si l'écrit pour soi peut apparaître comme partie prenante d'un « processus d'individuation » (p. 181) est également posée dans une perspective comparatiste. Le corpus de cahiers constitué lors des enquêtes de terrain fournit alors à la fois questionnements (le cahier est-il un genre ? comment le définir ?) et outils permettant un approfondissement (comment le cahier utilise-t-il certains modèles à des fins d'investissement plus personnel ?).

Outre le caractère passionnant de l'enquête très précise que présente cet ouvrage, ce qui apparaît particulièrement stimulant tout au long de la lecture, c'est la manière dont l'auteur nous entraîne véritablement au sein d'une pensée en train de se faire. Ne se laissant pas décourager par les impasses dans lesquelles tout travail de recherche aboutit par moment, Aïssatou Mbodj-Pouye sait remettre ses hypothèses en cause, déconstruire les présupposés qui se révèlent inopérants pour livrer des réflexions toujours plus précises mais jamais fermées. La conclusion, qui souligne les bouleversements entraînés par l'arrivée du téléphone portable au Mali, en témoigne, tout en mettant en lumière les multiples facettes que prennent les écrits ordinaires.

■ Nathalie CARRÉ

MONGO-MBOUSSA (BONIFACE), *TCHICAYA U TAM'SI. VIE ET ŒUVRE D'UN MAUDIT. LE VIOL DE LA LUNE. LA ROQUE D'ANTHÉRON : VENTS D'AILLEURS*, COLL. DOCUMENTS, 2014, 142 P. – ISBN 978-2-36413-043-2.

Après avoir publié chez Gallimard, en 2013, *J'étais nu pour le premier baiser de ma mère*, premier volume de l'œuvre complète de Tchicaya U Tam'si, Boniface Mongo-Mboussa poursuit son objectif : sortir le poète congolais de l'ombre. Il le fait cette fois au moyen de cette biographie littéraire, conçue comme un guide de lecture.

L'auteur a bien conscience que republier cette œuvre sans abolir les mythes qui ont été bâtis à propos de l'écrivain vouerait l'entre-